

# La nordicité dans une perspective comparatiste. Trois voyageurs français en Scandinavie et en Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle

Maria Walecka-Garbalinska  
Université de Stockholm (Suède)

**Résumé** – Les voyages scandinaves et américains de Xavier Marmier, Jean-Jacques Ampère et Arthur de Gobineau ont nourri des relations de voyage et des textes de fiction qui montrent la permanence et l'impact du mythe du Nord dans l'imaginaire français des années 1830-1870. Articulé selon ses deux versants traditionnels – négatif dans la représentation de la nature physique et positif dans la construction d'un idéal anthropologique –, le mythe fonctionne toujours dans le cadre déterministe du « modèle Montesquieu ». Alors que Marmier et Ampère perpétuent le discours romantique sur le Nord en transférant la mélancolie et l'hivernité scandinaves vers le territoire américain, Gobineau laisse le mythe de ses origines « vikings » colorer sa perception de Terre-Neuve. Chez Marmier et Gobineau, le fantasme scandinave lié à des partis pris idéologiques préside aussi à l'élaboration d'une nordicité utopique qui transcende les frontières géographiques.

## D'un Nord à l'autre

Dans l'histoire du discours français sur le Nord européen se détache une longue période de transition, qui se situe *grosso modo* entre la fin du Premier Empire et celle du Second. En amont, il y a les révélations de Mallet, les écrits fondateurs de Madame de Staël et la « renaissance nordique » étudiée, entre autres, dans l'ouvrage classique du savant suédois Anton Blanck<sup>1</sup>. En aval s'étend le territoire de l'« utopie ambiguë » dont Vincent Fournier a donné une image nuancée dans son ouvrage éponyme<sup>2</sup>. Durant cette période intermédiaire, le discours sur le Nord insiste volontiers sur la

---

<sup>1</sup> C'est vers 1815 que s'arrête l'enquête d'Anton Blanck, *Den nordiska renässansen i sjuttonhundratalets litteratur*, Stockholm, 1911. Arnold H. Barton, dont la perspective est celle de l'histoire culturelle, affirme de son côté, qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle il existait déjà en Europe un canon du voyage vers le Nord (Arnold H. Barton, *Northern Arcadia. Foreign Travellers in Scandinavia. 1765-1815*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1998, p. 16).

<sup>2</sup> Vincent Fournier, *L'utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*, Clermont-Ferrand, Adosa, 1989.

Maria Walecka-Garbalinska, « La nordicité dans la perspective comparatiste. Trois voyageurs français en Scandinavie et en Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

nouveauté et l'éloignement du monde nordique, mais reste lui-même figé dans le modèle anthropologique initial fondé sur la théorie des climats de Montesquieu<sup>3</sup>. Jean-Jacques Ampère a bien formulé ce que pouvait être l'horizon d'attente d'un voyageur cultivé dans les pays scandinaves vers 1827 : « Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la science et pour l'imagination » : « Nature sauvage et fière, mœurs patriarcales, hospitalité antique<sup>4</sup> ». Or, Jean-Jacques Ampère, Xavier Marmier et Arthur de Gobineau, trois auteurs-voyageurs dont la production envisagée ici se situe dans la même tranche chronologique (1833-1879), ont eu du Nord une expérience et une perception qui ne se limitaient pas à la Scandinavie, mais comprenaient également ce que Gobineau appelle le Nord-Amérique et dont il affirme qu'il « n'est pas un pays sans intérêt<sup>5</sup> ». Leurs écrits invitent donc à examiner les rapports qui, en se tissant entre deux territoires appartenant au Nord géographique, constituent l'espace commun d'une nordicité imaginaire. L'élargissement du référent géographique, fait-il déborder celle-ci du cadre discursif traditionnel?

Ampère et Marmier, académiciens et scandinavistes renommés tous les deux, découvrent les pays nordiques, l'un à la fin des années 1820, l'autre à la fin des années 1830. Marmier s'y rend d'ailleurs à plusieurs reprises en tant qu'historiographe des expéditions scientifiques organisées par le ministère de la Marine entre 1838 et 1840. Une dizaine d'années plus tard, tous les deux traversent l'Atlantique. Leurs relations de voyage respectives, parues d'abord dans des revues, ont été ensuite réunies en volume<sup>6</sup>. La moisson littéraire que Marmier rapporte de ses pérégrinations comprend, en

---

<sup>3</sup> Voir Vincent Fournier, « Le modèle Montesquieu, une idéologie du Nord vertueux », Monique Dubar et Jean-Marc Moura [éd.], *Le Nord, latitudes imaginaires*, Lille, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. « UL3-travaux et recherches », 2000, p. 161. Je m'inspire souvent de cet article dans les lignes qui suivent.

<sup>4</sup> Jean-Jacques Ampère, *Littérature et voyages*, Paris, Paulin, 1833, t. 1, p. 52 et 71.

<sup>5</sup> Lettre au comte de Prokesch-Osten citée par Roland Le Huenen dans Arthur de Gobineau, *Voyage à Terre-Neuve*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989 [1861], p. XVII.

<sup>6</sup> De l'abondante production de Marmier, je retiens ici ses *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, Paris, Delloye, 1840, 2 tomes et ses *Lettres sur l'Amérique. Canada, États-Unis, Rio de la Plata*, Paris, Arthus Bertrand, 1851, 2 tomes (citations d'après le texte en ligne sur [www.bnquebec.ca/numtexte/](http://www.bnquebec.ca/numtexte/) [site visité en octobre 2004]). Désormais, les références à ces textes seront indiquées par les sigles *LNO* et *LAM*, suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations. Les *Esquisses du Nord* d'Ampère paraissent en 1833 dans *Littérature et voyages, op. cit.* Son voyage américain donne lieu, en 1853, à une série d'articles dans la *Revue des deux mondes*, réunis dans Jean-Jacques Ampère, *Promenade en Amérique*, Paris, Michel Lévy, 1874 [1855].

## LA NORDICITÉ DANS LA PERSPECTIVE COMPARATISTE

outre, des œuvres romanesques, dont *Deux émigrés en Suède* et *Gazida*, situées dans le cadre suédois et canadien respectivement<sup>7</sup>. Le cas de Gobineau, qui prolonge et exacerbe le discours romantique sur le Nord, est en même temps semblable et différent. Son voyage à Terre-Neuve en 1859 est une mission officielle – comme celle de Marmier dans les pays scandinaves – et il en tire, lui aussi, une ample relation de voyage<sup>8</sup> et un texte de fiction, *La chasse au caribou*<sup>9</sup>. Par contre, à la différence d’Ampère et de Marmier et beaucoup plus tard qu’eux, il découvre le nord de l’Europe après celui de l’Amérique, notamment en tant que représentant du gouvernement français en Suède entre 1872 et 1877. De retour en France, il publie sa généalogie mythique selon laquelle il serait descendant du Viking norvégien Ottar Jarl<sup>10</sup>. Ce qui frappe chez tous les trois, malgré l’écart historique qui sépare Gobineau de ses prédécesseurs, c’est l’importance du cadre de référence scandinave dans la constitution discursive de la nordicité américaine, en l’occurrence celle de l’Amérique française. Dans ce processus, la perspective scandinave remplit deux fonctions complémentaires liées à l’ambiguïté inhérente à la représentation du Nord, qui – comme le constate Jean-François Battail – « [v]u du continent [...] a bien deux visages, l’un déprécié, l’autre valorisé<sup>11</sup> ». D’une part, le mythe du Septentrion hostile et effrayant fait entrer les deux espaces, parfois au mépris des différences géographiques et climatiques, dans le même registre esthétique et sentimental de la

---

<sup>7</sup> Xavier Marmier, « Deux émigrés en Suède », *Le Pays*, Paris, 1849 (citations d’après la réédition de Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2007) et *Gazida*, Paris, Hachette, 1860 (citations d’après la réimpression d’Oxford, The Clarendon Press, 1921). Désormais, les références à ces textes seront indiquées par les sigles *DES* et *GAZ*, suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations. Pour une présentation plus détaillée de *Deux émigrés en Suède*, voir Maria Walecka-Garbalinska, « Un modèle suédois avant la lettre, entre la vulgarisation et la polémique », dans la réédition de 2007, et « Émigration, exploration, initiation : les parcours nordiques de Xavier Marmier », Rachel Bouvet, Daniel Chartier et André Carpentier [éd.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L’Harmattan, 2006, 255 p. Il y est également question d’un autre roman de Marmier, ayant pour cadre le Grand Nord, *Les fiancés du Spitzberg*, Paris, Hachette, 1858.

<sup>8</sup> Voir note 5.

<sup>9</sup> Cette nouvelle paraît dans Arthur de Gobineau, *Souvenirs de voyage*, Paris, Plon, 1872.

<sup>10</sup> Arthur de Gobineau, *Histoire d’Ottar Jarl, conquérant du pays de Bray en Normandie et de sa descendance*, Paris, Didier, 1879. Gobineau s’intéressait à la mythologie nordique depuis longtemps. Il avait lu Ossian, l’*Edda* de Mallet, les *Poèmes islandais* de Bergmann (voir Arthur de Gobineau, *Œuvres*, éditées par Jean Gaulmier, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1983, t. 2, p. 1201, note 3.)

<sup>11</sup> Jean-François Battail, « Le Nord triomphant », Monique Dubar et Jean-Marc Moura [éd.], *Le Nord, latitudes imaginaires*, op. cit., p. 26.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

négativité et du sublime. D'autre part, au plan de l'imaginaire social, les Nordes scandinave et américain – ce dernier réduit alors aux anciens territoires français – sont englobés par nos auteurs dans une même vision idéologique et utopique valorisante.

### Versant négatif de la nordicité : transferts imaginaires

Le premier aspect, qui concerne au départ les caractéristiques du paysage et de la nature physique, est particulièrement visible dans les textes de Marmier, qui, à travers des liens thématiques, des références explicites et des analogies structurales, instaurent entre les deux référents géographiques et culturels une continuité discursive évidente. Ainsi, par exemple, lorsqu'il se propose de décrire le spectacle du Niagara, le narrateur passe par une comparaison assez inattendue avec le Spitzberg pour aboutir à l'évocation d'un espace indicible : « Là, c'était l'idée de l'isolement humain à cette fin du globe qui me troublait [...] et ici, le spectacle le plus grandiose, le plus éblouissant qu'il soit possible de concevoir » (*LAM*, t. 1, 220). Si l'on juxtapose son reportage américain avec la relation du Spitzberg publiée une dizaine d'années plus tôt, on constate, en effet, de curieux parallèles. La pointe septentrionale du Spitzberg représente dans ce texte antérieur l'extrême limite de la terre, de l'expérience et du discours, la frontière de l'œcoumène :

Mon pied foulait une des extrémités de la terre, et devant moi  
il n'y avait plus que les flots de l'Océan et les glaces du pôle.  
Non, je [ne] saurai exprimer toute la tristesse, toute la  
solennité de l'isolement dans un tel lieu [...]. J'ai courbé le  
front sous le sentiment de mon impuissance, et ma bouche n'a  
murmuré que l'humble évocation du chrétien (*LNO*, t. 2, 282).

Le même scénario de la contemplation muette et solitaire d'un paysage inénarrable apparaît dans le chapitre consacré aux chutes du Niagara dans les *Lettres sur l'Amérique* : « Non, je ne tenterai pas de vous décrire le tableau que je viens de voir. [...] je suis resté là, je ne sais combien de temps, seul, immobile et muet » (*LAM*, t. 1, 219-220). L'extrême désolation du paysage arctique et la splendeur de la nature américaine convoquent ensuite toutes les deux des images de la mort comme expérience des limites à travers des récits de naufrage et de suicide qui, malgré la prétérition initiale, accompagnent les descriptions respectives. Dans les *Lettres sur le Nord*, c'est l'histoire d'un pêcheur qui a péri près de la côte du Spitzberg; dans les

## LA NORDICITÉ DANS LA PERSPECTIVE COMPARATISTE

*Lettres sur l'Amérique*, celle du mystérieux ermite du Niagara qui s'est jeté dans les flots de la cataracte. Des allusions à l'imaginaire populaire et à la mythologie scandinaves contribuent aussi à l'ambiance nordique du paysage. Ainsi, le personnage du malheureux ermite James Abbott condense un certain nombre de traits propres à *Näcken*, divinité aquatique masculine qui, selon la légende, envoûte les passants avec sa musique et les entraîne dans les profondeurs<sup>12</sup>. Quant à l'arc-en-ciel visible au-dessus de la chute de Niagara, il ressemble à *Bifrost*, le pont entre le ciel et la mer.

La trame scandinave, si chère à Marmier, se retrouve également dans son roman par lettres à caractère autobiographique, *Gazida*<sup>13</sup>. Son narrateur, Henri de Vercel, cherche de l'autre côté de l'Atlantique l'oubli d'une déception sentimentale. Après une brève halte à New York, il se rend dans le village isolé de la Combe dans le nord-ouest de l'Outaouais<sup>14</sup>, où il est accueilli par le baron de Mériol, fils d'un émigré franc-comtois. Le récit d'aventures s'amorce avec l'apparition d'une jeune Amérindienne, Gazida, persécutée par un parent cruel. Le filleul de Mériol, amoureux de Gazida, part à sa recherche accompagné par le narrateur et par Éric, un pauvre émigrant suédois que Henri a pris à son service. Le procédé du voyage dans le voyage permet le déploiement d'un espace autre, sauvage et primitif à souhait. Après maintes épreuves, Gazida est ramenée à la Combe alors que Henri épouse Mademoiselle de Mériol, « apparue comme une fée sur cette terre canadienne, comme la chaste et gracieuse fée des bois, que les Norvégiens célèbrent dans leurs légendes » (*GAZ*, 6).

Deux composantes principales du Nord imaginaire, dans sa version teintée d'ossianisme en particulier, à savoir l'hivernité et la mélancolie, sont ici explicitement transposées de l'espace scandinave vers l'espace canadien. Le récit s'ouvre notamment par une citation en suédois, « Allt är som förr<sup>15</sup> » (*GAZ*, 3) suggérant l'état d'âme d'un narrateur désenchanté qui est, comme Marmier lui-même, un érudit spécialisé dans les cultures du Nord.

---

<sup>12</sup> Selon Jean Ménard (*Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, p. 106-107), c'est d'après le livre du voyageur suédois Carl David Arwedsson que Marmier raconte le destin de l'ermite.

<sup>13</sup> Ce proluxe roman d'aventures publié en 1860 fut couronné par un prix de l'Académie française et réédité deux fois du vivant de l'auteur (voir Jean Ménard, *op. cit.*, p. 120).

<sup>14</sup> Selon Jean Ménard (*op. cit.*, p. 128), ce « village, situé à dix lieues de Hull, [...] n'existait probablement que dans l'esprit de Marmier ».

<sup>15</sup> « Tout est comme autrefois » (je traduis). Les mots sont de Runeberg, poète finlandais de langue suédoise contemporain de Marmier.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Avant de s'embarquer pour le Nouveau Monde, il évoque un usage des Groenlandais qui « se construisent, en hiver, une hutte de glace et y résident paisiblement » (*GAZ*, 6). La conjonction métaphorique des deux thèmes se traduit ensuite dans cette question formulée par le narrateur : « Dans l'hiver de notre cœur, entre la cruelle atmosphère du monde et nous, pourquoi n'établirions-nous un pareil mur de glace? » (*GAZ*, 6). L'hivernité qui offre le cadre aux aventures du jeune Français dans le Nord canadien se trouve ainsi d'emblée associée à la mélancolie de l'imaginaire scandinave. Ce dernier imprègne d'ailleurs tout le récit grâce à la figure de l'émigrant suédois qui accompagne le personnage principal dans son parcours canadien « en murmurant à voix basse une ancienne ballade suédoise » (*GAZ*, 55) et finalement sacrifie sa vie en défendant son maître contre un loup-cervier. Homme de passage par sa qualité de migrant, guide et initiateur, Éric assure le transfert des valeurs imaginaires entre les deux territoires, ce qu'a remarqué déjà un critique contemporain qui parlait de la « personnification touchante de ce mélancolique génie du Nord qui s'attache aux pas du voyageur<sup>16</sup> ». Sur la tombe de son tragique compagnon, le narrateur lui-même tient à souligner son rôle symbolique : « Quand un passant verra ce rustique monument de deuil, il pensera que là est enseveli quelque voyageur canadien. Personne ne saura cette triste histoire, commencée dans les forêts de Suède et finie dans celles d'Amérique » (*GAZ*, 222). Le destin du « pauvre enfant de Suède » (*GAZ*, 23) ferme ainsi la boucle narrative, en encadrant l'aventure canadienne du Français. Le procédé du romantique attardé qu'est Marmier n'est pas sans annoncer la présence scandinave dans la littérature québécoise moderne, avec, par exemple, *La montagne secrète* (1961) de Gabrielle Roy, certains récits de Maurice Constantin-Weyer (*Un sourire dans la tempête*, 1934) ou encore *Neige noire* de Hubert Aquin (1974)<sup>17</sup>.

Le glissement imaginaire et discursif entre les deux Nord(s), par le biais de la panoplie thématique usuelle, existe aussi chez Jean-Jacques Ampère, quoique sous une forme beaucoup moins élaborée, étant donné qu'il s'agit uniquement de textes non-fictionnels. La tristesse qui, selon l'auteur,

---

<sup>16</sup> Jean Ménard, *op. cit.*, p. 135.

<sup>17</sup> Voir Daniel Chartier, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éd.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », n° 9, 2004, p. 9-26.

## LA NORDICITÉ DANS LA PERSPECTIVE COMPARATISTE

constitue le caractère profond du Nord<sup>18</sup>, recouvre chez lui tout le registre qui va de la majestueuse monotonie<sup>19</sup> à la laideur pure et simple, comme celle du paysage lapon dont il dit qu'« [i]l faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre » (*LEV*, 129). Lorsque de Boston il arrive au Canada, Ampère constate l'altérité totale de ces régions par rapport au reste du continent américain et leur ressemblance avec le Nord européen : « C'est un autre climat, un autre monde; le froid est vif; l'eau du Saint-Laurent, les montagnes noires qui bordent l'horizon ont un air septentrional, un air de Baltique<sup>20</sup> ». « [U]ne impression de tristesse, de silence, d'éloignement » (*PAM*, 125) confirme la nordicité canadienne, d'où l'étonnement à Montréal « que la végétation ne soit pas plus septentrionale » (*PAM*, 127).

Chez Gobineau, il n'est pas question du même territoire américain que chez Ampère et Marmier et, lorsqu'il s'embarque pour Terre-Neuve, il n'a pas encore visité la Scandinavie. Pourtant, celle-ci est bien présente en tant que référence imaginaire, liée à la mythologie personnelle de l'écrivain. Sa fascination par le monde des conquérants du Nord colore jusqu'à la représentation du paysage terre-neuvien qui, comme le remarque Robert Le Huéne, auteur de l'édition critique récente du *Voyage à Terre-Neuve*, « est motivée par le thème viking qui traverse allusivement tout le récit<sup>21</sup> ». Les attributs traditionnels du Viking – force, orgueil, instinct de domination – animent la description du golfe Saint-Laurent ou de la baie des îles sur la côte occidentale :

Ici, la nature change d'aspect et prend une grandeur que je ne lui ai pas encore vue dans ces parages. Tous les îlots sont des

---

<sup>18</sup> Jean-Jacques Ampère, *Littérature et voyages, op. cit.*, p. 100-101. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *LEV*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>19</sup> Comme dans cette observation sur les bords d'un lac norvégien : « J'eus le loisir de me convaincre, en longeant ses rives monotones et solitaires, que l'uniformité de la grandeur est le caractère dominant de la nature du Nord » (*LEV*, 90).

<sup>20</sup> Jean-Jacques Ampère, *Promenade en Amérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 124. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *PAM*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>21</sup> Arthur de Gobineau, *Voyage à Terre-Neuve, op. cit.*, p. 341, note 237. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *VTN*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations. Voir Régis Boyer, *Le mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Éditions du Porte-Glaive, coll. « Les mythes littéraires », 1986, p. 136 et suivantes.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

montagnes fièrement dressées en face de la Grande-Terre qui relevée elle-même, en falaises orgueilleuses, couverte de bois épais assombris par la verdure des sapins, montre un amas d'escarpements et de croupes, de rochers surplombants et de pentes rapides qui remplissent l'âme d'une sorte de respect craintif (*VTN*, 194).

S'il est vrai que les valeurs véhiculées par le mythique aïeul de l'auteur, le pirate norvégien Ottar Jarl, investissent le Nord-Amérique chez Gobineau, il choisit néanmoins, comme personnification de la nature physique, une figure aussi éloignée que possible de celle de l'intrépide guerrier et qui rappelle plutôt celle du malheureux garçon suédois dans *Gazida* de Marmier. En proposant des représentations allégoriques pour les différentes régions géographiques, Gobineau écrit, en effet :

[...] en poursuivant toujours cette fiction, on ne pourra y ramener les régions boréales de l'Amérique que sous les apparences d'un enfant faible, maigre, pauvre, un peu triste, aux yeux inquiets, sans grande beauté, mais au moins avec le charme de son âge (*VTN*, 2).

Qui plus est, il dénonce – comme Ampère – la laideur d'un certain paysage septentrional : « pour le trancher net et en un mot comme cent, Saint-Pierre est un pays hideux » (*VTN*, 25)<sup>22</sup>. Ce qui apparaît comme un paradoxe gobinien montre que la nordicité imaginaire, susceptible de personnifications contradictoires selon qu'on envisage sa dimension physique ou morale (enfant chétif versus conquérant redoutable), reste toujours tributaire du déterminisme de l'espace hérité de Montesquieu. En mettant en relation le dénuement du sol et la rudesse du climat avec la suprématie morale de l'individu, sa théorie ouvre à l'imaginaire les ressources d'une opposition paradigmatique qui transcende les frontières géographiques. Dès lors, la déploration (non dépourvue de complaisance parfois) de la tristesse du Nord peut aller de pair avec l'exaltation d'un Nord héroïque et vertueux<sup>23</sup>, modulée selon les options idéologiques différentes.

---

<sup>22</sup> Robert Le Huenen rappelle qu'avant Gobineau, Cassini et Chateaubriand qualifiaient l'île d'« affreuse » (*VTN*, 316, note 39).

<sup>23</sup> Vincent Fournier souligne l'importance d'Ampère et de Marmier qui ont perpétué le modèle Montesquieu dans le discours romantique sur la Scandinavie (Vincent Fournier, *op. cit.*, p. 159). Pour le rapprochement des deux territoires ici envisagés, ce schéma invétéré semble plus important que la question de la découverte de l'Amérique par les Scandinaves,



### Nordicité euphorique : idéologie et utopie

C'est ce versant euphorique du fantasme scandinave qui, pour les trois voyageurs français, fonctionne comme médiation et comme repoussoir dans leur rencontre avec l'Autre nord-américain. Pour Marmier, une Scandinavie idéalisée et poétisée constitue un outil comparatif efficace lorsqu'il s'agit de critiquer les États-Unis et le monde anglo-saxon en général. Celui-ci apparaît, en effet, comme l'espace de la barbarie moderne et de l'esprit mercantile dont l'auteur redoutait l'avènement en France, surtout après 1848. Cette stratégie est très nette dans un passage des *Lettres sur l'Amérique*, où on trouve une juxtaposition descriptive de deux espaces urbains, stockholmien et new-yorkais. « [L]a romantique capitale de la Suède » avec ses « monuments gothiques », ses « coutumes traditionnelles » et ses « vertus hospitalières » (*LAM*, 264) y est opposée à la « cité des intérêts pécuniaires [...] qui n'admet que le labeur positif et le rigoureux exercice des idées pratiques » (*LAM*, 265).

Gobineau, avec comme point de départ son mythe personnel scandinave, arrive à des conclusions analogues. Le pêcheur des bancs de Terre-Neuve est pour lui, comme l'écrit Robert Le Huenen, « tout le contraire de l'homme médiocre, du petit bourgeois ou du bourgeois tout court que Gobineau exècre » (*VTN*, 319, note 55) et s'oppose en particulier à l'anglo-saxon d'Amérique, incarnation de l'utilitarisme, pour lequel l'auteur ne ménage pas ses sarcasmes (*VTN*, 335, notes 183 et 190). En lutte constante avec les éléments, livré à « tous les hasards d'un si rude combat », le pêcheur terre-neuvien « devient admirable d'obstination et de fermeté » (*VTN*, 168), tel un Viking surhumain. Le monde scandinave et son importance comme pierre de touche morale dans l'univers mental de Gobineau deviennent explicites dans le portrait du pêcheur-exploitant qu'il rencontre sur l'île de Saint-Jean et dont on retrouve les traits chez George Barton dans *La chasse au caribou* :

Cet homme ne ressemblait pas mal à quelqu'un de ces anciens colons norvégiens du Groënland qui, au treizième siècle, isolés avec leurs familles et leurs serviteurs sur une terre froide et ingrate comme la sienne, sous un ciel inclément comme le sien, séparés du monde comme lui, et comme lui réduits à

---

qui pourtant passionnait l'opinion de l'époque. Marmier lui-même a traduit un mémoire sur ce sujet, publié dans ses *Voyages et littérature*, Paris, 1838.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

eux-mêmes pour seule et suprême ressource, portaient fièrement le poids d'un ennui et d'une crainte qui ne les atteignaient pas, exaltés qu'ils étaient par l'esprit d'entreprise (*VTN*, 215).

La dimension éthique de la référence nordique en recouvre une autre, idéologique<sup>24</sup>. Aussi bien chez Marmier que chez Gobineau, une lecture idéologique de l'étranger révèle une image de soi et, implicitement, postule une identité – collective ou individuelle –, dont le goût du passé, la tension vers le spirituel, l'esprit de grandeur et de dépassement constitueraient le noyau. En cristallisant cette identité idéalisée, le fantasme scandinave fonctionne en même temps comme le relais vers l'utopie – l'autre pôle de l'imaginaire social confronté à l'altérité<sup>25</sup>. On en trouve une belle illustration chez le narrateur de *Gazida* qui, débarqué à New York, se hâte de découvrir

la tradition et la poésie encore vivante [*sic*] de notre ancienne possession [...] arrosée de notre sang et tout imprégnée encore des plus purs, des meilleurs éléments de notre nationalité. C'est là que je veux aller le plus vite possible, déclare-t-il, hors de cette zone républicaine, affairée, tumultueuse, dont les qualités ne m'inspirent aucune sympathie, et dont les vices me révoltent (*GAZ*, 22).

Et il ajoute immédiatement, comme un autre devoir de fidélité : « Avant tout, je dois m'occuper du pauvre enfant de Suède » (*GAZ*, 23). Associée souvent au primitivisme romantique chez Marmier, à l'obsession de la décadence européenne et au mépris des idées démocratiques chez Gobineau, la référence scandinave découpe l'espace utopique de « cette autre France » qui coïncide avec ses anciens territoires américains. Le Canada-français, résistant au colonisateur anglais et à ses valeurs positivistes abhorrées, renvoie l'image d'une société qui aurait conservé ses usages, sa foi, son régime ancestraux. Toute la partie du récit consacrée à la Nouvelle-

---

<sup>24</sup> L'idéologie, concept développé par Paul Ricœur et acclimaté dans l'imagologie par Jean-Marc Moura, est une fonction de l'imaginaire social qui consiste à représenter le groupe et à renforcer son identité. Sur cette notion, voir Jean-Marc Moura, « L'imagologie littéraire : essai de mise au point historique et critique », *Revue de littérature comparée*, n° 3, 1992, p. 281-286.

<sup>25</sup> À la différence de l'idéologie, l'utopie est une vision excentrique, voire subversive par rapport aux valeurs du groupe et propose une société alternative (voir Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 52-53).

## LA NORDICITÉ DANS LA PERSPECTIVE COMPARATISTE

France dans les textes américains de Marmier est fondée sur ce double contraste : d'une part, entre deux espaces culturels, canadien-français et américain; d'autre part, entre deux époques historiques, l'ancienne France conservée sur le sol américain et la France moderne, républicaine. Dans *Gazida*, on l'a vu, ce schéma est coulé dans une intrigue romanesque située dans la florissante propriété d'un aristocrate émigré qui, sur les bords de l'Ottawa, a recréé une patrie idéale où les mœurs et les traditions patriarcales se joignent aux avantages matériels du Nouveau Monde. L'authenticité et la valeur de cette communauté sont garanties par la présence emblématique et sacrificielle du jeune Suédois.

Or, cette configuration imaginaire et narrative du territoire canadien se superpose presque exactement à celle que l'auteur proposait autrefois pour la Suède, dans son récit de voyage et, surtout, dans sa nouvelle *Deux émigrés en Suède*. Cette dernière met en scène un royaliste français exilé après la Révolution sur les bords du golfe de Bothnie, où il a trouvé un peuple qui « n'a point encore sacrifié aux belles leçons des temps modernes son ancienne poésie » (*DES*, 72). Préservé de l'action corruptrice du progrès, le Nord représente aux yeux du vieux comte de Vermondans la pureté originelle de l'humanité. L'effacement des différences de classe et de religion (de Vermondans épouse une femme simple et élève ses enfants dans la religion protestante), l'importance du travail (il s'associe à un industriel local pour exploiter le minerai de fer) et la simplicité des mœurs adoptées par l'aristocrate français donnent à cet idéal apparemment passéiste une dimension d'utopie sociale moderne. Son neveu, qui le rejoint en Suède après 1830, sera surtout sensible à une civilisation où le sens du merveilleux et l'ancrage dans les traditions séculaires coexistent avec les préoccupations pratiques des habitants, parfaitement heureux de leur bien-être modeste mais paisible. « Quelle différence, dit-il, avec mon pays où tout est maintenant livré à l'agitation des partis, au désordre des passions politiques » (*DES*, 96).

Le débat idéologique français motive ainsi dans les deux romans de Marmier une image du Nord, qu'il soit suédois ou québécois, présenté comme une séduisante synthèse de la Nature et de la Culture, de la raison et de l'imagination, du respect des traditions et de la prospérité matérielle. L'évocation des réalités françaises – qui, au plan narratif, se traduit par le dédoublement de la figure de l'émigré : l'aîné déjà installé sur un territoire du Nord, le cadet y arrivant – produit un effet de familiarisation du Nord qui le dépouille de son altérité stéréotypée. Le Nord devient un espace

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

inconnu mais reconnaissable, primitif mais déjà apprivoisé. La dimension utopique de cette nordicité imaginaire est manifeste dans la construction, analogue dans les deux textes, d'un espace idéal aménagé par un Français à l'intérieur d'un espace étranger. En effet, aussi bien dans la description d'Aland, propriété du comte de Vermondans en Suède, que dans celle de la Combe du baron de Mériol au Canada, s'opère une inversion significative des valeurs négatives liées au Nord en tant que territoire du vide, du silence et de la stérilité. Le décor des deux lieux romanesques imaginaires – bucoliques et insulaires par leur isolement au milieu d'une nature hostile – en fait deux *loci amoeni* nordiques. Étant donné la situation subpolaire d'Aland et le fait que l'action s'y déroule principalement en hiver, la description emprunte un détour intéressant. L'insistance du texte sur l'abondance et la délicatesse des produits de la pêche, de la chasse et de la cueillette évoque la richesse naturelle et la douceur de vivre particulières à ces régions.

Chez Gobineau, le Nord participe d'une vision utopique selon une logique inverse. Ce n'est pas le territoire qui subit une transformation imaginaire, mais l'utopie elle-même (représentée dans le texte par l'abbaye de Thélème rabelaisienne) qui se trouve subvertie et déplacée vers un espace marqué par la contrainte et la privation. L'âpreté de la nature nordique est, non sans ironie, valorisée et présentée comme propice au perfectionnement moral et social :

Saint-Georges et autres lieux de Terre-Neuve ne sont ni une Salente ni une ville de Campanella. Je n'y vois pas trop l'emplacement d'une abbaye de Thélème. Un climat sauvage et odieux, un paysage rébarbatif, le choix entre la misère et un dur et dangereux labeur, pas de distractions, pas de plaisirs, pas d'argent [...]; voilà, à ce qu'il semblerait, ce qui réussit le mieux à rendre les hommes habiles à user de la liberté absolue sans excès et à se tolérer entre eux (*VTN*, 170-171).

C'est ce genre de milieu précisément qui, chez les personnages gobiniens, aussi bien dans la relation de voyage à Terre-Neuve que dans les œuvres de fiction, permet l'éclosion des valeurs vikings : esprit de conquête, stoïcisme et fierté. Ce n'est pas sans raison que le mythique ancêtre de l'auteur, « bien qu'originaire du sud de la Norvège, se vantait d'être, de tous ses

## LA NORDICITÉ DANS LA PERSPECTIVE COMPARATISTE

compagnons celui dont la demeure était la plus avancée vers le nord<sup>26</sup> ». Et si « les qualités du sang d'Ottar » sont en train de se perdre, c'est justement faute de « la compétition perpétuelle contre les rigueurs et les défis de la nature extérieure<sup>27</sup> ». Le pilote de Saint-Pierre, premier représentant de la race d'hommes forts et audacieux que l'auteur rencontre à Terre-Neuve, est un Français, comme les nobles réfugiés dans le Nord de la Suède ou du Canada dans les romans de Marmier, mais il n'est pas, comme eux, figé dans un rêve passéiste et national. S'il est « une apparition d'un autre âge et à coup sûr d'une autre société » (*VTN*, 22), c'est à cause du genre de vie qu'il mène.

L'exploitation délibérément idéologique du mythe romantique du Nord est absente chez Ampère pour qui le voyage américain n'est point l'occasion d'une diatribe contre la civilisation. Guidé par l'ouvrage de son ami Tocqueville (tout comme Gobineau d'ailleurs), il se montre, au contraire, fort impressionné par le progrès matériel et par l'efficacité d'une société si méprisée par le poétique dilettante Marmier et par le hautain Gobineau. Il n'empêche que son discours opère une application mécanique du modèle Montesquieu qui associe implicitement le territoire américain au paradigme du froid, et donc du Nord. « Ici, écrit-il, tout est, comme l'homme, énergique et décidé; il semble qu'il n'y ait nulle part pour la mollesse et la grâce<sup>28</sup> ». C'est en des termes identiques qu'il décrivait les paysans norvégiens, « hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers » en expliquant que « [l]eurs fibres naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité, ni souplesse, mais de la ténacité et de la force<sup>29</sup> ».

À des degrés différents et selon des logiques individuelles, la matrice imaginaire et conceptuelle liée d'abord au Nord européen informe, chez les trois auteurs-voyageurs français, un discours sur l'Amérique française qui l'englobe dans le cliché du Nord désolé mais moralement supérieur. Alors que le sublime négatif annexe les deux territoires à une même nordicité esthétique et sentimentale, le fantasme scandinave consolide les valeurs identitaires face aux menaces potentielles de la modernité et nourrit une rêverie utopique. Dans la confrontation de ces auteurs avec l'Autre

---

<sup>26</sup> Arthur de Gobineau, *Histoire d'Ottar Jarl*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>28</sup> Jean-Jacques Ampère, *Promenade en Amérique*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>29</sup> Cité par Vincent Fournier, *op. cit.*, p. 160.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

américain vers le milieu du siècle, la Scandinavie semble jouer un rôle comparable à celui que l'Écosse d'Ossian a joué pour la configuration imaginaire du Nord à l'aube du romantisme.